

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Valérie Forgues, Yves Laberge, David Lonergan, Émilie Morin, Yvon Poulin and Louis-Martin Savard

Number 167, Summer 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

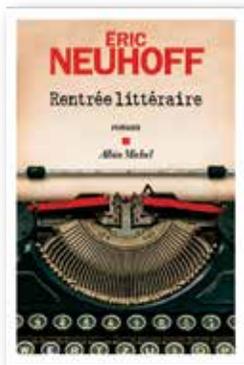
Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Forgues, V., Laberge, Y., Lonergan, D., Morin, É., Poulin, Y. & Savard, L.-M. (2022). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (167), 42–47.

Éric Neuhoff

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Albin Michel, Paris, 2022, 200 p. ; 32,95 \$

Le milieu littéraire de Saint-Germain-des-Prés existe toujours, avec ses écrivains, ses éditeurs, les modes successives, le pseudo-chic, le snobisme, les réceptions, la superficialité, la flagornerie : ce qui a fait sa légende... Dans cet univers concurrentiel et élitiste, chacun voudra critiquer systématiquement tous les autres personnages : ceux qui montent et les autres qui se maintiennent. Presque comme dans la vraie vie.



Un couple de directeurs littéraires, Claire et Pierre, traverse la société française, et commente les faits et gestes de chacun de ses contemporains, tout en attendant la venue d'un prochain roman à succès pouvant le renflouer ; mais ce manuscrit salutaire tarde à se manifester. Le quotidien de Claire et Pierre est fait de rencontres, mais surtout d'impressions, d'appréciations et de rejets.

Mise en abyme ? Ce n'est pas tant l'intrigue qui importe, ni le dénouement, mais plutôt l'atmosphère ; c'est ce qui distingue fondamentalement les romans français – traditionnellement fondés sur le style – des romans américains, qui sont généralement axés sur la dramatisation et le climax.

L'auteur du *Dictionnaire chic du cinéma* s'attarde ici encore au chic : pour le décrire, le mettre en évidence, puis le disséquer romanesquement. Pour sa littérature d'évasion, Éric Neuhoff accumule sciemment les lieux communs et ponctue chaque petite phrase d'un mot recherché, « porteur », évocateur ou inspirant, qui suggère artificiellement un signe distinctif, comme un petit supplément de clinquant, ou pour apporter une autre idée dépayssante. On repense au montage des attractions, à l'époque d'Eisenstein, pionnier de la théorie du cinéma : le but de ce processus était de juxtaposer des éléments inattendus qui capturent le regard, et de renouveler constamment ces petites surprises. Un peu comme la voix hors champ dans *Une femme mariée*, de Godard, qui énumérait des impressions fugitives, apparemment discontinues. Neuhoff sait fabriquer quelque chose de moderne, de très « tendance », immédiatement perceptible comme étant dans l'air du temps. Pour apprécier ce roman, il faudrait avoir ce procédé à l'esprit afin de vérifier dans chaque paragraphe comment celui-ci est appliqué. Voici quelques exemples, glanés çà et là, de ces phrases contenant un mot caractérisant, qui retient l'attention, qui pousse à la

réflexion : « Il y avait cette femme très pète-sec qui travaillait dans l'intelligence artificielle » ; « Elle demanda aux Calmens quel genre d'anxiolytiques ils prenaient ». Similairement, les noms de métropoles prestigieuses (on compte une nouvelle ville mentionnée presque à chaque page) servent à glorifier, à ajouter au passage une touche de scintillant, de glamour : « Un milliardaire turinois décrivait sa rencontre avec son épouse psychanalyste » ; « Au milieu d'un silence, la danseuse déclara qu'elle avait commencé un scénario qui se passait à New York » ; « Ça te plaît, Buenos Aires ? » ; « Édouard appela de Barcelone ». En sachant comment celui-ci opère, on se laisse porter par le style attractif d'Éric Neuhoff.

Yves Laberge

Nicolas Delisle-L'Heureux

LES ENFANTS DE CHIENNE

Boréal, Montréal, 2022, 315 p. ; 29,95 \$

Louise Fowley est l'âme d'un inséparable trio de jeunes venus au monde dans un lieu perdu, en Haute-Côte-Nord québécoise. Elle et ses deux amis Laurence Calvette et Marco Desfossés ne savent pas que des nuages sombres planent sur eux. Mais qu'espérer d'autre à Val Grégoire ?



Val Grégoire, ville fictive faut-il préciser, est située à une centaine de kilomètres au nord de Forestville, à laquelle elle est rattachée par « un long tunnel d'épinettes noires ». Il règne dans cette ville fondée par un ancien curé devenu maire (en même temps que despote) une atmosphère déprimante, chargée d'amertume et de malheur. Une atmosphère de laquelle les Valgrégois

tiennent pour quasi impossible de s'affranchir. Et pourtant, c'est précisément ce dont rêvent intensément Louise, Laurence et Marco, les membres du « trio magnifique », qui ont pris l'habitude de se retrouver au parc des Sages. Mais ils ont oublié qu'on n'échappe pas si aisément à l'attraction funeste de Val Grégoire. On peut tout juste espérer que survienne, un jour, un événement rédempteur qui rapprochera les Valgrégois les uns des autres et les tirera de leur solitude, de leur profonde amertume et de leur individualisme exacerbé.

Dans son roman s'apparentant à un conte, Nicolas Delisle-L'Heureux met habilement en scène un univers lugubre et oppressant. Dans le Val Grégoire qu'il a imaginé, même une jeune fille comme Louise, inoffensive, rêvant de liberté et semant partout derrière elle les dessins de fleurs, se voit affublée par ses concitoyens du surnom peu flatteur de

« La Petite Sale ». Une Petite Sale dont la disparition soudaine marquera pourtant un tournant dans l'histoire de la ville.

L'univers qui nous est présenté est sinistre, certes, mais il ne faut pas croire qu'il en est de même de la prose de l'auteur. C'est tout le contraire : la langue savoureuse et peaufinée qu'il utilise est empreinte d'humour, souvent sarcastique et même cynique. Il se révèle également maître de la métaphore, qu'il manie avec le doigté d'un romancier d'expérience, bien qu'il en soit seulement à son deuxième ouvrage. En voici un exemple éloquent : « [À] Val Grégoire, la grande majorité des âmes sont désormais corrodées et elles s'égrènent comme de la poudre de rouille dès qu'un petit vent se lève ».

Bref, nous sommes ici en présence d'un remarquable roman et d'un auteur qui va certainement laisser sa marque.

Gaétan Bélanger

Karl Ove Knausgaard

EN HIVER

Denoël, Paris, 2022, 300 p. ; 43,95 \$

Le dernier tome de la pléthorique autobiographie de l'auteur, *Mon combat*, se terminait par la phrase suivante : « Je savourerai vraiment l'idée que je ne suis plus écrivain » (*Fin de combat*). C'était en 2011, après qu'il eut couché sur papier le récit de sa vie, une entreprise qui, au bout de 4 600 pages et de 6 volumes, l'avait laissé physiquement, nerveusement et moralement exténué.



Son sevrage d'écriture aura duré quatre ans. Comme un drogué privé de sa dose quotidienne, mais qui trouve le moyen de satisfaire son besoin d'écrire, il entreprenait en 2015 la publication d'un cycle de quatre livres sous le titre générique *Quatuor des saisons*. Son projet ? Écrire, chaque jour, un court texte sur un sujet préalablement choisi.

Commencés au moment où sa femme attendait leur quatrième enfant, ces recueils de mini-essais, dont chacun a pour titre le nom d'une saison, étaient – on aurait pu le penser – destinés à présenter le monde à sa fille à naître. Mais, on le sait, Knausgaard pratique volontiers l'écriture « musardière ». Il s'éloigne donc très vite de ce faux projet initiatique pour bifurquer vers des considérations abstraites sur des sujets tous azimuts comme la pluie, les bouches d'égout, les cortèges funèbres, le sexe, les cotons-tiges ou le vomi, par exemple. D'une certaine façon, ce *Quatuor des saisons* constitue le prolongement de *Mon combat* puisqu'il poursuit sa plongée dans son monde intérieur.

En hiver en constitue un bel exemple.

Les 60 très courts textes (de 3 à 4 pages) qui le composent n'ont pas tous la même valeur, bien sûr. On pourra par exemple s'interroger sur l'utilité d'insérer dans son ouvrage des portraits d'amis qui ne nous sont jamais présentés ou encore de se fendre d'un texte sur l'ontologie de la chaise. Mais ses textes sur « les cadeaux de Noël » et « les bottillons » (dont une paire le rendit si près du bonheur absolu) ou ce qu'il dit de son père dans le chapitre intitulé « L'hiver » en émouvront plus d'un. En outre, de sujets d'une apparente banalité, il sait tirer souvent une morale, une leçon de vie, ou en faire une illustration de l'état du monde.

Dans *En hiver*, tout le monde trouvera de quoi confirmer ses a priori concernant Knausgaard. Ceux qui détestent sa littérature y trouveront la preuve de son narcissisme, dans son besoin de se mettre une fois de plus au centre de son œuvre, et de sa superficialité, par la banalité de certains sujets traités. Mais ceux qui l'adorent retrouveront avec bonheur cet esprit brillant, torturé, candide et intensément intéressé par l'univers dans toutes ses manifestations, aussi bien les plus triviales que les plus exaltantes.

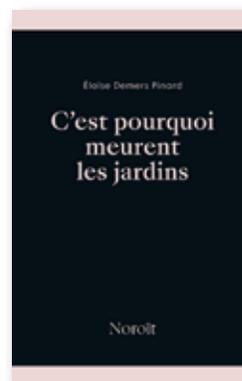
Yvon Poulin

Éloïse Demers Pinard

C'EST POURQUOI MEURENT LES JARDINS

Le Noroît, Montréal, 2022, 86 p. ; 22 \$

Les lecteurs et lectrices qui auront le réflexe de reposer *C'est pourquoi meurent les jardins* en en apprenant le propos commettront une grave erreur.



La raison d'être de ce recueil de poésie-documentaire, soit la honte d'être infertile, légitimise son existence : comment ne pas être touchée par toutes ces femmes qui admettent détester leur corps, qui racontent comme leur deuil est réduit au silence, qui disent être consommées par la honte ? Plusieurs, parmi ceux et celles qui effleureront la quatrième de couverture de ce livre, se

diront que le sujet ne leur appartient pas, qu'il ne les regarde pas, et pourtant. *C'est pourquoi meurent les jardins* nous montre bien que la honte qui trouve ses racines dans la collectivité doit cesser de n'être portée que par quelques-unes.

Du haut de ses 86 pages épurées, où j'ai sans cesse été témoin de la force que peuvent contenir quelques lignes, ce recueil m'a rappelé non seulement le pouvoir, mais surtout la nécessité de la littérature. Nécessité de se mettre à la place de

l'autre, d'être capable d'éprouver de la compassion, même et surtout à l'endroit de ce qui ne semble pas nous concerner.

Devant le deuil partagé par les collaboratrices de ce recueil, lisant les réflexions de ces femmes qui se sentent moins qu'une à cause de l'impossibilité d'être deux, on aura souvent le réflexe de vouloir répondre qu'être une femme, c'est plus qu'être une mère. Mais s'il y a bien une leçon à tirer de *C'est pourquoi meurent les jardins*, c'est qu'au final, ça n'a pas d'importance aux yeux de celle qui vit la mort. L'impossibilité de se voir en tant que femme sans être d'abord mère : voilà qui prouve l'amplitude de la peine de ces femmes qui ne nous demandent que de reconnaître leur deuil ; de comprendre que, parfois, le deuil de ce qui n'arrivera jamais est aussi difficile, même plus, que celui de ce qui n'arrivera plus.

C'est pourquoi meurent les jardins aborde un sujet important, un tabou qu'il contribuera certainement à lever. Le recueil est très touchant, possiblement trop pour certaines. Toutefois, pour celles qui sont épuisées de mener leur combat seules et en silence, la lecture s'avérera probablement être un petit baume.

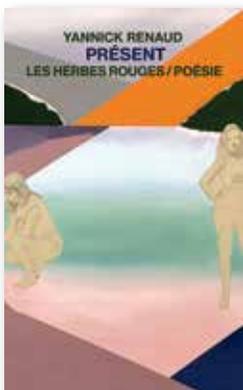
Émilie Morin

Yannick Renaud

PRÉSENT

Les Herbes rouges, Montréal, 2022, 59 p. ; 19,95 \$

C'est probablement avec une pointe de moquerie envers ces nombreux ouvrages qui suggèrent le Carpe diem comme antidote au stress de la vie moderne que l'auteur écrit en quatrième de couverture : « Saisissez le moment présent ».



À mille lieues de la littérature de croissance personnelle, Yannick Renaud se penche ici sur l'éphémère et l'insaisissable, nous proposant une expérience centrée sur le temps, dimension de nos vies qui ne semble pouvoir être décrite que par son in-fatigable mouvement. Celui qui a été directeur général de la revue *Estuaire* pendant plus de dix ans aborde, par ailleurs, un thème contraire

à celui qui a guidé son recueil précédent, *Éclairer le ciel, exposer l'ombre*, où il s'intéressait plutôt à la faculté que les photographies ont de figer des instants précis.

Le livre se divise en deux parties. « La nostalgie du présent », la première, suggère l'idée selon laquelle le temps transforme constamment le regard que l'on porte sur le passé et que la possibilité de faire exister un seul instant dans toute sa complexité semble hors d'atteinte. Un enchaînement

de textes très denses recrée cette perception diffuse de celui qui fixe son esprit sur le temps qui fuit. Cet illusoire moment présent apparaît alors comme un désordre auquel l'entendement peine à attribuer un sens, un chaos conduisant à une sorte de constat fataliste et désenchanté : « des actions on juge l'irréversible, des leçons on juge l'inaccessible ».

La seconde partie, « Le propriétaire du présent », tire son titre d'un recueil de Roger Des Roches et poursuit la complexe énumération de ce maelstrom de perspectives hétérogènes dont le principal point d'assise se trouve dans une réciproque synchronicité. Ici encore, force est d'admettre que la possibilité de s'approprier ce flux temporel n'est qu'un leurre.

Sur le plan de la forme, les textes qui composent le livre s'offrent tels des blocs compacts, parfois opaques. Le tout et son contraire s'y conjuguent, mais tous les verbes s'accordent au présent. Aussi leur sujet n'a rien du « je » du poète qui voudrait s'inscrire dans le texte. Le « on » indéfini lui est judicieusement préféré. Ce choix grammatical cadre d'ailleurs parfaitement avec l'idée que le temps demeure un concept à la fois flottant, incertain et illimité, mais aussi paradoxalement régulier. Ainsi, à l'instar d'un mécanisme d'horlogerie, voire mieux, d'un métronome, la syntaxe des phrases affiche une inébranlable rythmique.

Sans contredit, il s'agit d'un recueil sombre, mais étrangement lumineux par les images surprenantes qu'il met en parallèle, un recueil déstabilisant qui démontre une manifeste maîtrise de l'écriture poétique.

Louis-Martin Savard

K. D. Miller

DERNIÈRE HEURE

Trad. de l'anglais par Louise Gaudette

Pleine Lune, Lachine, 2021, 337 p. ; 27,95 \$

Nouvelliste reconnue et maintes fois primée au Canada anglais, l'autrice s'est retrouvée sans surprise sur la liste de nombreux prix littéraires avec son dernier recueil de nouvelles, dont ceux du Gouverneur général, le Gillier Prize, le Trillium Book Award et le Toronto Book Award.



Les dix histoires réunies dans *Dernière heure* font écho aux toiles d'Alex Colville, tant pour l'aspect calme et parfois inquiétant qui se dégage de ses tableaux que pour le réalisme de ses compositions, qui rappellent également l'univers d'Edward Hopper. Chez l'un comme chez l'autre, la fragilité qui émane des silhouettes nous reste en

mémoire, et il en est de même des personnages des nouvelles de K. D. Miller, qui continuent de nous habiter longtemps après que l'on a refermé le recueil. S'ils nous apparaissent d'abord posséder une certaine force et être animés d'un stoïcisme inébranlable, les traces d'anciennes blessures se révèlent peu à peu et nous les rendent d'autant plus attachants. Certains personnages se retrouvent d'une nouvelle à l'autre, ce qui accentue l'impression d'accompagnement, d'écho, voire d'intimité qui se dégage à la lecture.

Le livre s'ouvre sur l'histoire d'un homme, veuf depuis plusieurs années, qui se rend chaque mois se recueillir sur la tombe de sa femme. Il se remémore sa vie de couple, ni totalement heureuse, ni totalement malheureuse, les demi-teintes prévalant dans l'univers de Miller. Après avoir lu un article dans un journal local, une question prend peu à peu forme dans son esprit : souhaiterait-il être enterré auprès de sa femme, enlacés l'un à l'autre, pour renaître à la vie éternelle lorsque la dernière trompette retentira ? Solitude, fidélité, intégrité du sentiment amoureux imprègnent ses souvenirs et alimentent ses réflexions existentielles, jusqu'à ce qu'un jeune garçon vienne profaner la mémoire de la disparue, comme un rappel que la vie doit suivre son cours. Bien entendu, je laisse au lecteur le plaisir d'en découvrir l'issue.

Des personnages d'écrivain et de peintre reviennent d'un texte à l'autre. Dans l'une des nouvelles, K. D. Miller nous livre une histoire en abyme mettant en scène une écrivaine au faite de sa carrière qui se retrouve finaliste à un prestigieux prix littéraire. L'insertion de scènes érotiques d'un couple sexagénaire a concouru à ce que son roman soit retenu pour ce prix. Avec un humour parfois mordant, Miller nous entraîne ici dans les coulisses des prix littéraires. La sexualité, voire l'érotisme, sont des thèmes récurrents dans le recueil, et ils sont toujours abordés avec délicatesse en soutien au propos de la nouvelle, jamais gratuitement, mais comme une composante essentielle de la complexité humaine. Miller nous fait chaque fois pénétrer dans la psyché de ses personnages par petits traits, touche par touche, comme s'ils se révélaient à elle en même temps qu'ils se livrent au lecteur, d'où cette impression d'intimité qui émane à la lecture.

Les récits se déroulent souvent en alternance d'histoires qui prennent forme dans des époques et des lieux parfois différents, comme si Miller nous racontait deux tableaux distincts dont elle imagine ce qui pourrait advenir si elle les fusionnait. « La partie est finie » relate ainsi l'histoire de deux jeunes filles, dont l'une a été violée, et celle d'un couple composé d'un écrivain raté et de son épouse qui pourvoit à tous les besoins de la famille jusqu'au jour où elle le met au pied du mur : ou bien il termine son roman, ou bien il trouve du travail. L'incommunicabilité au sein du couple, la crainte de l'échec et les souvenirs douloureux qui hantent parfois les personnages tout au long de leur vie sont également des thèmes récurrents dans ce recueil.

Maîtrise incontestable du récit, habileté à créer des atmosphères, à mettre en scène des personnages complexes face à leur destin, tantôt avec bonheur et tantôt dans la détresse, le tout avec humour et parfois une pointe d'ironie, telles sont les qualités que sait mettre à profit K. D. Miller dans ce magnifique recueil de nouvelles.

Jean-Paul Beaumier

Collectif

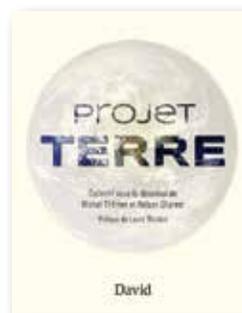
PROJET TERRE

Sous la dir. de Michel Thérien et Nelson Charest

Préface de Laure Waridel

David, Ottawa, 2021, 169 p. ; 21,95 \$

La poésie peut-elle aider à sauver la terre ? Qui sait ? Au pire, elle ne nuira pas, au mieux, elle suscitera des réactions personnelles qui, ensuite, appuieront les mouvements écologistes. C'est cet espoir qui a incité les responsables de la présente parution à faire appel aux poètes pour le *Projet Terre*.



Divisé en cinq parties, ce recueil aborde différentes facettes de la problématique que présentent les directeurs dans la préface.

« La terre de nos racines » ouvre la réflexion : « Je suis une animale sociale en déambule / une voix qui avance à travers le fleuve du social », affirme Chloé Sainte-Marie, appuyée par Zachary Richard

qui rappelle l'ouragan Rita, Jean Marc Dalpé avec ses « Trois portraits par temps de peste » (le titre dit tout), et Daniel Lavoie qui s'interroge sur les façons de « s'en sortir ».

Les parties suivantes proposent un cheminement qui semble fonctionner par soubresauts : « Les mots de la terre », qu'il faut aussi lire comme « les maux », s'opposent à « La terre infinie » que « les lieux de la terre » viennent « circonscrire », tandis que « La terre à l'agonie » hurle son inquiétude au sujet de ces « lieux » dont nous n'avons pas pris soin.

« La terre est ma chair » de Georgette LeBlanc évoque « à ce qui demeure / à ce qui fleurit / à ce qui récolte / ou repose / en terre » de Martine Audet. Ainsi en est-il pour l'ensemble de ce passionnant recueil où les poèmes sont nés d'une même urgence et où la beauté des textes résonne comme un rappel de la beauté de la terre que nous détruisons : « Nous nous émerveillons devant la force de la nature / qui se sent traquée et qui réagit en légitime défense », écrit Éric Charlebois.

« Il fait un temps de bourrasques et de cicatrices / un temps de séisme et de chute », constate Hélène Dorion, avis

que partage Vincent Lambert : « Je sais / que tout est vraiment en train de / chier », et qui pourtant « imagine que tout finira bien ». Le rêve est peut-être l'ultime refuge ou peut-être faut-il, comme Michel Thérien, « ne jamais fausser la réalité. Dire l'urgence, la violence qui s'agite ».

« Notre présence est-elle nécessaire », se demande Maude Pilon tandis qu'Antoine Boisclair ne peut qu'écrire « ce poème / comme on insère un message au fond d'une bouteille / lancée au hasard dans la mer de plastique ». Mais de quels moyens dispose-t-on individuellement ? « On dit que ton sort repose entre nos mains / les miennes sont trop petites / pour t'attraper », constate Sonia-Sophie Courdeau, à quoi le « où se cache l'espoir / de ne pas finir grillé par le soleil / ou noyé par un océan qui reconquiert la sphère ? » de Daniel Groleau Landry fait écho.

Alors « on devrait s'acquitter de nos fautes / mais au lieu, on demande à qui la faute », affirme Christiane Dunia tandis que Maya Cousineau Mollen constate que « l'intérêt médiatique de ta carcasse / se vautre dans la fange des mots vides ». Le mot de la fin appartient d'ailleurs à Maya Cousineau Mollen qui, reprenant le « How dare you » de Greta Thunberg, ne peut qu'avouer son impuissance : « Je suis comme ces feuilles d'automne / je sublime une dernière fois / je retournerai à la terre / car elle seule sait honorer la vie ».

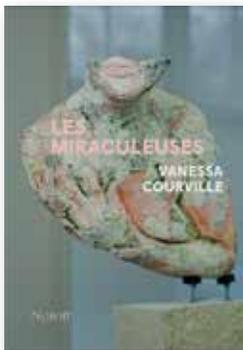
La qualité des textes de ces 30 poètes (14 femmes et 16 hommes) est à la hauteur du projet. On demeure saisi par cette multiplicité de points de vue qui se rejoignent sur le fond et qui exposent de différentes façons l'angoisse que suscite le réchauffement climatique.

David Lonergan

Vanessa Courville LES MIRACULEUSES

Le Noroît, Montréal, 2021, 107 p. ; 22 \$

Après avoir publié plusieurs textes dans des revues et en collectifs, l'auteure offre un premier livre de poèmes en faveur du doute, de la quête de soi, où vie et mort marchent sur un fil.



Le livre s'ouvre sur une mythologie intime, une femme au ventre troué d'une « infinie déchirure ». C'est cet espace que Vanessa Courville invite à sonder, comme un chemin fait de ramifications, de nombreuses bifurcations. En amorce à « Un trou dans le ventre », première section du livre, une strophe comme une affirmation implacable :

« tu es morte / il fait trop froid dehors pour pleurer / alors tu restes abattue / ton cadavre invite au repos ». Tout ce qui viendra ne peut être que secousse, peut soit me tirer vers le haut ou me faire sombrer.

La narratrice rencontre l'autre, la Miraculeuse, figure mystérieuse, morte ou vivante, qui marche avec elle, la regarde vivre et l'interroge. Le livre est traversé de questions primordiales : qu'est-ce qui t'effraie ?, qu'as-tu fait de ta douleur ?, qu'est-ce qui te manque ? Doucement, un glissement s'opère, la frontière se brouille et je ne sais plus qui de l'énonciatrice ou de la Miraculeuse questionne l'autre.

En déposant « [...] un bouquet / sauvage au creux [du ventre] », la mort devient force, fourmillement, et le corps, lui, devient un lieu de mémoire, lieu tombeau. La narratrice tente de s'affranchir, de se construire, mais la filiation est difficile à rompre : « tu ne veux pas d'une ancêtre / seulement d'une épaule ». Entre inconfort, révolte, désir de création et d'émancipation, il ressort des poèmes de cette première partie l'envie de garder quelque chose de soi en vie, de « tout archiver dans ton corps », malgré le creux au ventre et la certitude de la mort tout près.

« une lutte constante avec la vérité
te tient en équilibre devant cette femme

que cherches-tu en elle
que tu ne portes pas déjà en toi ?

le lieu où disparaissent les questions »

Ce poème semble porter en lui l'essence du livre, une lutte contre ou avec la vérité, une recherche d'équilibre, un sens à donner au gouffre, le désir de se rencontrer soi-même, d'échapper à la fatalité.

La seconde section, « Un renversement », est des plus intéressantes. Je me retrouve à travers des pages grises, comme troubles, nébuleuses, où le véritable dialogue s'amorce, entre la narratrice et la Miraculeuse. Cette partie est plus narrative, philosophique, intime, elle interroge la maternité, la féminité. À travers des suites intitulées « De chair et de sang », « Les graciées de l'aurore » et « Nous sommes là », le livre placera la filiation et le soin au cœur des poèmes. La maternité n'est pas présentée comme une finalité glorieuse, mais comme un lieu de tous les questionnements, de toutes les remises en question, de la fusion à la peur de perdre jusqu'à l'arrachement.

Si, par moments, il se dégage une distance dans certains poèmes que je sens impénétrables, comme statufiés, la puissance de plusieurs images, la justesse d'énonciation et la force de la voix poétique de l'auteure rattachent tous les fils et me maintiennent dans l'aspect vertigineux du livre. *Les Miraculeuses* est un recueil où la poésie de Vanessa Courville se déploie en un lieu plein et vivant. Il faut accepter les creux et

les trous, en fouiller la richesse, jusqu'à en toucher la chair et l'essence. C'est à travers chutes et mouvements, en repassant par « le point exact de la douleur » que j'entre dans ce que ces poèmes ont de plus vaste.

Valérie Forgues

Nick Mulgrew
STATIONS

Trad. de l'anglais (Afrique du Sud) par sept traducteurs
sous la dir. de Louis Jolicoeur
L'instant même, Longueuil, 2022, 186 p. ; 23,95 \$

Premier recueil de nouvelles d'un auteur, Nick Mulgrew, encore inconnu du lectorat francophone, qui offre un regard inédit sur l'Afrique du Sud et sur sa jeunesse, dans une langue, ici traduite par sept étudiant(e)s à la maîtrise en traduction et terminologie de l'Université Laval, qui se veut le reflet du choc des cultures à l'extrémité australe du continent africain.



La nouvelle qui ouvre le recueil, « Les tours d'Athlone », donne le ton et la couleur de l'univers dans lequel nous convie Nick Mulgrew. Une jeune femme, la narratrice, évoque le dynamitage prochain de deux immenses tours industrielles alors que son compagnon s'empresse de la reconduire à l'aéroport pour retourner assister à la démolition. Mais voilà que les deux tours s'effondrent

plus tôt que prévu et que son compagnon, qui souhaitait ne rien manquer du spectacle, se retrouve devant un fait

accompli. « Un paysage venait de changer à jamais, et tu n'avais rien vu » ; voilà la conclusion de leur vie de couple.

Le texte qui suit, « Tournant », explore également, en onze courts tableaux, l'autopsie d'une relation amoureuse. Avec « Le postier », un changement de registre s'opère en jouant sur la méprise provoquée par une situation ubuesque dans laquelle un postier se voit récompensé après s'être introduit par effraction dans une résidence. L'intérêt de ce texte repose ici en grande partie sur l'oralité de la narration, qui met en valeur le parler local. Et, bien entendu, sur l'humour dont ne se prive pas Nick Mulgrew dans le déploiement des scènes qu'il imagine.

Le recueil comporte quatorze textes qui mettent en scène des personnages et des situations qui peuvent, par moments, rappeler l'univers de Raymond Carver. Dans « Ponta Do Ouro », une mère, dont le mari vient de lui annoncer qu'il la quitte, part fêter Noël au Mozambique avec son fils. Alors qu'ils assistent à la messe, le célébrant, constatant qu'il les accueille dans son église pour la première fois, les invite à prendre la parole en lieu et place du sermon qu'il doit prononcer devant ses fidèles. Après maintes hésitations, la mère se lève et livre un témoignage dont il serait sans doute plus judicieux de laisser au lecteur le plaisir de découvrir le message.

Comme cela est souvent le cas pour un premier recueil, *Stations* offre un large éventail de sujets et une variété de traitements, et comporte maintes surprises qui vont des pré-occupations de la jeunesse vivant à Durban ou dans d'autres agglomérations urbaines de l'Afrique du Sud à l'exploration du racisme inversé, en passant par la crucifixion d'une jeune fille dans un monastère et la chute d'un alpiniste qui reviendra à la vie pour livrer ses impressions, pour ne donner que ces quelques pistes. Bref, on ne s'ennuie pas en compagnie de Nick Mulgrew.

Jean-Paul Beaumier



Abonnez-vous ! Seulement 34 \$ par année (taxes incluses)

Quatre numéros par année en ligne et dans votre boîte aux lettres avec accès gratuit aux milliers de pages de nuitblanche.com.

Abonnement en ligne : nuitblanche.com ou : 1 833 619-7743

 Nuit blanche magazine littéraire